

raient été mal venus à se plaindre, Robert les associant à tour de rôle à ses grosses opérations.

Tout allait donc pour le mieux, et ce malheureux homme trouvait enfin le repos dans le travail ; il gagnait beaucoup plus d'argent qu'il ne lui en fallait pour vivre, et il faisait des économies.

Malheureusement, le va-et-vient des négociants marseillais à Lyon était considérable. Plusieurs fois il avait reconnu des commerçants avec lesquels il avait été jadis en rapport. Plusieurs fois, reconnu Marseillais à son accent, qui persistait malgré tout dans son langage, on l'avait interrogé, et il avait échangé en provençal les plaisanteries d'usage entre Marseillais qui se rencontrent.

Les quinze années passées dans les prisons ou aux bagnes avaient transformé ses traits et sa physionomie. Il était peu probable que jamais quelqu'un découvrit sous la blouse de Robert le portefaix, l'élégant fils de famille, le prodigue Marius de Syras.

Cependant il eut peur ; il prétextait une souffrance intérieure, suite d'un effort, et il alla s'établir commissionnaire à poste fixe dans la rue Mercière, en face des magasins d'un de ses premiers et plus importants clients. Le commissaire du coin des rues n'attire l'attention de personne ; il remplit le mandat qu'il reçoit et retourne à ses crochets avec lesquels il se confond. Robert, grâce à sa discrétion, à sa constante bonne humeur, à sa complaisance, ne tarda pas à être avantageusement connu dans le quartier.

Le grand établissement sous la protection duquel il s'était placé l'occupait presque constamment ; ses petites affaires continuaient à prospérer. Plusieurs bonnes aubaines lui étaient échues ; il rendait presque tous les jours des services, accomplissant à lui seul des travaux de transport qui eussent nécessité trois ou quatre hommes : il était exact, régulier, sobre ; on l'aimait et on l'estimait.

Déjà M. Delpont, le chef de la grande maison qui lui donnait le plus de travail et de bénéfices, lui avait fait entendre qu'il l'aiderait volontiers à s'établir, quand il croirait pouvoir tenter un petit commerce.

La terreur de son redoutable passé ne lui permettait pas d'y penser. Mais un événement imprévu allait changer le cours de ses idées et mettre à l'épreuve ses résolutions de dévouement et de charité. Robert habitait un petit réduit à l'étage le plus élevé de la maison au coin de laquelle il s'était établi commissionnaire.

La nuit venue, il entra dans sa chambre et passait plusieurs heures à lire et à travailler.

Un soir, il remontait chez lui. L'escalier était obscur, et le commissionnaire qui n'avait rien à craindre, ne s'était pas prévenu d'une lumière. Arrivé au palier de l'étage au-dessous du sien, il heurte du pied contre un obstacle ; en même temps une forte odeur de charbon le saisit à la gorge. Robert se penche, et, de la main il cherche à reconnaître ce qui lui barre le passage. Sa main rencontre une figure humaine, il palpe et ne tarde pas à s'assurer que c'est une femme.

Une femme évanouie !... L'odeur du charbon !... Evidemment il y a là un mystère qu'il est peut-être charitable de ne pas ébruiter. Il ne craignait pas que le charbon attirât les locataires. A Lyon, tout se fait au charbon ; la ville est pour ainsi dire saturée des émanations carboniques ; les hygiénistes prétendent même que c'est à cela que la seconde ville de France doit sa salubrité. Le charbon neutralise les effets du brouillard. Mais Robert ne pensait pas à cela en ce moment ; il gravit rapidement les quelques marches qui le séparaient de sa chambre et redescendit aussitôt avec une chandelle allumée.

C'était bien une femme qui était étendue sur le carreau, une ouvrière assez jolie que Robert connaissait pour avoir échangé quelques paroles de bon voisinage. Le commissionnaire pénétra dans son petit appartement. Les fenêtres étaient hermétiquement closes ; au milieu de la chambre, un réchaud allumé.

Robert s'empressa de donner de l'air par toutes les fenêtres ;

il jeta le charbon dans le grand récipient du fourneau de la cuisine ; et quand les miasmes délétères eurent été chassés, il prit dans ses bras la jeune fille et la déposa sur son lit. Elle était pâle, mais son cœur battait, bien certainement, elle reviendrait bientôt à elle ; puisqu'elle avait eu la force d'aller ouvrir sa porte, puisqu'elle avait respiré de l'air naturel, elle était sauvée. Robert jugea donc inutile de donner l'éveil et d'appeler un médecin. Il s'agissait sans aucun doute d'une douleur morale bien plus que d'une souffrance physique.

À peine revenue à elle la jeune femme raconta à son sauveur la triste nécessité qui l'avait poussée à cette extrémité. Elle était sauvée avec un enfant en bas âge, son mari venait de mourir après une cruelle maladie qui avait épuisés presque toutes leurs ressources, se voyait réduite à la misère elle et son enfant, elle avait préféré en finir avec l'existence.

Robert lui offrit alors son assistance et comme elle refusait, accepter lui dit-il, vous n'avez rien à craindre d'un pauvre homme comme moi.

— Elle sourit, et, tendant la main à cet homme qui se faisait pour elle si petit, tout en étant si généreux, elle lui dit :

— Je vous le jure, mon ami ; je vivrai. Quant à vous, vous verrez comment une femme telle que moi sait être reconnaissante.

Robert se retira tout heureux ; quoiqu'il eût mal dormi, il se donna à peine le temps de se débarbouiller, lui si propre d'habitude et si soigné dans son pauvre et grossier costume, et il descendit quatre à quatre l'escalier pour aller reprendre sa place.

Son retard causait presque un émoi dans le quartier. Lorsqu'il parut, Robert fut questionné :

— Avez-vous été malade ?

— Que vous est-il arrivé ?

Le pauvre brave homme avait des larmes de joie et de reconnaissance plein les yeux. C'est si bon de se sentir aimé et estimé, surtout lorsqu'on a tant de motifs que le commissionnaire pour redouter quelque révélation !

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, lorsque Juliette Béraud — c'était le nom de la pupille volontaire de Robert — passa près de lui, pour lui dire, avec un sourire encore voilé par la tristesse :

— Vous le voyez, je tiens ma promesse ; je vais à l'atelier,

— Bien, mon enfant ; du courage.

Et il la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût tourné le coin de la place des Terreaux.

Juliette se retourna, et, d'un signe de tête, dit au revoir au commissionnaire, qui se sentait un homme tout autre, tout nouveau. Il se mit au travail avec plus d'ardeur que jamais.

C'est pour deux que je travaille, pensait-il.

Il croyait agir en père ; mais de jour en jour, il le sentait bien, sans oser se l'avouer, c'était de l'amour qu'il éprouvait.

Tous les soirs, il passait une heure dans la chambre de Juliette ; tous les matins, elle lui adressait quelques bonnes paroles.

Un soir, comme elle revenait de l'atelier le cœur gros, Robert lui demanda la cause de son chagrin. C'est, lui répondit-elle, qu'elle avait donné son enfant à garder pour aller travailler et elle avait tout lieu de croire que la petite était mal soignée et maltraitée.

Il ne faut pas travailler, lui dit-il ; je gagne assez pour subvenir à vos besoins et à ceux de votre enfant. Si j'osais, Juliette, vous demander de devenir ma femme ?

À ces paroles, la jeune femme tout émue lui sauta au cou pour toute réponse. Le mariage décidé, Robert avertit M. Delpont, ce bon négociant qui s'intéressait à Robert ; il avait appris sa charitable action pour Juliette Béraud, et M. Delpont compléta son œuvre en prêtant au futur ménage une somme de dix mille francs destinée à la création d'un petit fonds de commerce. Dès le lendemain, le commissionnaire entra chez M. Delpont pour apprendre les secrets de la mercerie.

Six mois plus tard, le mariage de Robert et de Juliette Béraud était célébré.